Le Texte de Carole est là

Kaléidoscope dont les fragments se réassemblent sans cesse, Soror possède la puissance de certaines œuvres picturales révélant sans désigner, faisant émerger le sens par associations, par transparences, par décomposition et recomposition de la chronologie et des lieux. On pense à Niki de Saint-Phalle, notamment, avec qui Mathilde Janin partage une forme de rage gracieuse, d’élégance fêlée.
Le roman, à la langue dense et à la narration heurtée mais déployée, s’empare d’un sujet que l’actualité brûlante n’a pas rendu moins corrosif et sournois : celui de la pédocrimonalité, qu’elle soit dénoncée et punie ou ignorée dans une sorte d’entente épouvantable entre responsables indirects : parents lâches ou démissionnaires, trop accaparés par leurs propres cahots pour être dûment gardiens de leurs enfants.

L’histoire dévoilée par strates, passant et repassant sur les mêmes éléments en y déposant chaque fois de nouvelles nuances, phrases-pigments faisant réagir les mots-marqueurs, prend naissance dans une école de musique située comme les maisons des contes horrifiques au cœur d’une forêt, non loin de Lyon. Une génération d’enfants y subira sévices, brimades, humiliations sans que rien ne transpire tant le décor et la réputation d’excellence font écran. Parmi ces victimes dont la plupart n’ont jamais évoqué leur calvaire, l’ont enfoui si profond qu’elles croient l’ignorer, Légion, jeune musicienne usant de l’invention comme d’une couverture de survie.

Le livre magistralement construit sème le trouble dès les premières pages, nous attache par mille détails subtils et justes aux filles abîmées, explosives dans la joie comme dans le chagrin, qui peuplent ces pages, à leur belle et triste sororité d’écorchées vives, à leur chant de douleur et d’émancipation, nourri par mille.